

LE PETIT ARDENNAIS

Le Numéro : 5 centimes

JOURNAL RÉPUBLICAIN QUOTIDIEN

Le Numéro : 5 centimes

ANNONCES		REDACTION, ADMINISTRATION & ANNONCES	ABONNEMENTS	
Chroniques locales..... la ligne.....	1 fr. 45	38, Cours d'Orléans, 38	Charleville et Départements limitrophes.....	1 fr. 45
Réclames.....	45	A CHARLEVILLE	Pour les autres Départements.....	1 fr. 45
Annances régionales.....	20		L'insert du journal ne sera compté le jour de deux numéros.	

L'Agence Havas, rue Notre-Dame-des-Victoires, 34, et place de la Bourse, 8, est seule chargée, à Paris, de recevoir les annonces pour le journal.

Lire en deuxième page notre nouveau feuilleton

LA JEUNE FILLE AU COUVENT

de Gustave Floch

Tous nos NOUVEAUX ABONNÉS, de ce jour au 15 novembre, recevront ce qui aura paru de notre nouveau feuilleton :

LA JEUNE FILLE AU COUVENT

CE BON VIEUX CLOVIS

Il y a très peu de temps, un évêque, qu'on cite parmi les moins mauvais, apostrophait un petit garçon dans une distribution de prix, et lui offrait la couronne de France, espérant qu'il se montrerait digne de ses ancêtres, lesquels furent très bons paillard, larrons et fesse-mathieux, dévoués d'autant à la religion catholique, apostolique et romaine. Le même évêque ajouta que les Français ne valaient pas tripette, attendu qu'ils passaient leur temps à assassiner les prophètes, occupation peu louable.

Le gouvernement, interpellé là-dessus, répondit qu'il ne trouvait rien à redire à ces paroles, qui témoignaient des sentiments modérés avec lesquels nos évêques sont dévoués à la République.

Encouragé par cette marque de satisfaction, un autre évêque vient de découvrir qu'un nommé Clovis, dont l'existence n'est pas démontrée, mais qui, s'il a existé, fut un barbare non moins avide que féroce, avait été baptisé, c'est-à-dire avait été au ciel tout droit en l'année 496, il y a pour conséquent quatorze cent cinquante ans bien comptés. Et là-dessus, il nous convoque à nous réjouir, tout comme si la chose ne nous était pas complètement indifférente.

Comme le baptême d'un barbare, qui n'a peut-être jamais vécu, et que personne ne s'est jamais avisé de fêter, ne doit pas plus intéresser les évêques que les fidèles, on a dû se demander immédiatement s'il n'y avait pas quelque chose là-dessous, et il n'a pas été difficile de démêler le but politique caché par la cérémonie religieuse.

Il est évident en effet que s'il s'était agi d'un simple chrétien, d'un de ces chrétiens de quatre sous, chez qui Jésus choisissait ses apôtres et dont son Eglise se soucie comme d'une guigne, notre clergé n'aurait pas fait tant d'affaires. Mais il s'agit d'un monsieur qui passe, d'ailleurs à tort, pour le fondateur d'une monarchie à laquelle nous devons une collection de gredins capables de rivaliser avec n'importe quelle dynastie ; et il apparaît qu'on ne serait pas fâché, sous prétexte d'eau lustrale, de célébrer les vertus d'une race qui n'en eut

d'ailleurs aucune.

Ce n'est pas qu'il y ait un rapport quelconque entre ce Mérovingien et l'auguste famille qui nous réclame aujourd'hui comme sa propriété.

S'il y a quelque part des descendants de Clovis, il est présumable qu'ils sont marchands de vin ou cantonniers, et si les ancêtres des Orléans étaient quelque chose dans ce temps-là, ils étaient peut-être palefreniers. Mais il n'y a que la foi qui sauve ; et les évêques sont assez malins pour démontrer que du moment où un sauvagement a reçu de l'eau sur la tête il y a quatorze cent cinquante ans, c'est pour que le duc d'Orléans régnât sur la France en 1901.

Ce raisonnement ne serait d'ailleurs pas beaucoup plus étonnant que ceux dont ils ont l'habitude, comme lorsqu'ils veulent nous prouver que, le Christ ayant ordonné aux riches de donner leurs biens aux pauvres, cela signifie que plus on a d'écus et plus on a de chances d'aller au paradis.

Un grand nombre d'évêques ont répondu à l'appel de M. Langénieux, et jamais on n'a vu se révéler un enthousiasme aussi soudain pour la mémoire du nommé Clovis. Cette fête se prépare comme une revanche du centenaire de 1789. D'abjects républicains ayant illuminé, parce qu'il y a cent ans, des rêveurs ont proclamé la liberté humaine, on n'est pas fâché d'illuminer, parce qu'il y a beaucoup plus longtemps, un ignorant a proclamé l'asservissement de la pensée.

Je suis loin, pour ma part, de demander l'interdiction de cette petite drôlerie. D'abord parce que je n'interdis jamais rien ; ensuite parce qu'il me paraît assez comique de voir encenser, fêter et prier comme un bon saint un homme célèbre par tant de crimes publics et privés, qu'il n'y a certainement dans aucun baigne aucun malfaiteur qui puisse lui être comparé. Ces sortes d'apothéoses sont tout à fait plaisantes pour les consciences.

On se dit tout naturellement : « Du moment où l'Eglise déploie toutes ses pompes en l'honneur d'un scélérat qui commet les plus abominables forfaits, c'est bien le diable si je ne puis pas faire mon salut tout en menant bonne vie sur la Terre. »

Ce n'est d'ailleurs pas exact, car il faut pour cela disposer de biens en faveur des églises, et cela n'est pas au pouvoir de tout le monde. Si Clovis, si Charlemagne, si tant d'autres ont pu assassiner et dépouiller leur prochain sans offenser Dieu, c'est qu'ils donnèrent une partie de ce qu'ils avaient volé aux bonnes gens qui priaient pour eux. C'est ainsi, et non autrement, que les péchés sont lavés et pardonnés.

Cela n'étant pas à la portée des pauvres diables, c'est ce qui vous explique comment les crimes ne sont permis qu'aux grands.

De même que le droit et l'équité ne sont pas même chose, de même il

y a deux morales : celle du puissant et celle du faible. N'établissez jamais entre les deux une confusion regrettable. Ne vous dites donc pas, quand vous verrez la cathédrale de Reims pleine de cierges, et quand vous entendrez les hosannas saluer la mémoire de l'assassin : « Saint Pierre ne pourra me refuser une porte qu'il ouvre si grande à celui-là ». Saint Pierre vous la refusera fort bien, car il a fureusement changé depuis le chant du coq, et ne tire le cordon qu'à celui qui lui graisse la patte.

Henry Maret

Dépêches de Nuit

Service spécial du PETIT ARDENNAIS

BULLETIN METEOROLOGIQUE

Paris, 8 novembre 1901.

La dépression signalée hier dans le nord de l'Europe se creuse. Le baromètre descend à 733 mm à Bodoe ; la baisse barométrique continue d'ailleurs sur toute l'Europe, excepté en Italie ; elle est très importante, surtout sur nos côtes de la Manche et de l'Océan.

Les pressions supérieures à 765 mm n'occupent plus que l'Est de la Russie. Le vent souffle toujours en tempête sur la Scandinavie ; il reste faible de l'Ouest, sur nos côtes de la Manche, du Nord-Ouest en Bretagne et en Provence.

On signale des pluies dans le nord-ouest du continent et en Italie. En France, la période pluvieuse continue dans le Sud, où on a recueilli 38 mm d'eau à Nice, 24 à Marseille, 3 à Perpignan et 2 à Toulouse.

La température est généralement en hausse, sauf dans le nord-ouest de l'Europe. Elle était ce matin de -1° à Paris, -5° à Christiansund et -5° à Moscou ; 2 à Vienne ; 6 à Nice et 9 à Lesina.

En France, la température va rester basse avec ciel nuageux. Des ondées sont probables dans le Sud-Est et le Nord-Est.

ACCIDENT DU METROPOLITAIN

A Paris, les secours viennent de dégrader des décombres, sur le boulevard de Clichy, une cinquième personne vivante. Un peu moins de soixante-douze heures après l'effondrement de la voûte du métropolitain, M. Gustave Vuillemin peut être considéré comme un véritable miraculé. Blessé gravement au thorax, cet homme de 48 ans, père de quatre enfants et travaillant à la construction du métropolitain depuis plusieurs mois, a été conduit rapidement à l'hôpital Lariboisière pour y être opéré. D'après les médecins, sa vie n'est plus en danger.

Selon l'ingénieur Jean-Louis Guillemain qui conduit les secours, il est possible que d'autres ouvriers soient encore coincés sous les décombres, trois hommes manquant encore à l'appel. A l'heure où nous publions ces lignes, les recherches se poursuivent.

Le « métro » est si bien lancé que dix chantiers sont actuellement ouverts dans Paris pour établir de nouvelles lignes cependant que le conseil municipal est saisi chaque jour de projets d'extension. Selon un vieux Parisien rencontré sur le lieu de l'accident, si l'on veut savoir à quoi ressemblait la capitale durant le siège de 1870, il n'est que de regarder le boulevard de Clichy défoncé pour la construction de la circulaire nord.

LES ETABLISSEMENTS MESNER EN FAILLITE

Véritable pionnier de l'industrie mécanique dans la région, Georges Mesner, entrepreneur originaire de Cholet, ouvre son premier atelier à Sedan au début des années 80, en mai 1881 précisément. Dix ans plus tard, spécialisés dans la machine agricole, les Etablissements Mesner emploient près de vingt-cinq personnes dont un sixième d'ingénieurs. En juillet 1894, alors que les ateliers sont devenus inadaptés en terme de taille et de dessertes, M. Mesner décide de déménager les machines et les ouvriers à Mézières. Seul alors un bureau commercial reste ouvert à Sedan, employant cinq personnes.

Au plus fort de la production, en 1897, l'usine compte trente-sept employés. Six mois plus tard, le fondateur des Etablissements qui portent son nom décède des suites d'une longue maladie.

Administrée par le fils cadet de Georges Mesner, Louis, l'entreprise connaît de graves difficultés financières en septembre 1899. Harcelé par les créanciers, le jeune directeur est contraint de vendre une partie de son outil de production et licencie plus de la moitié des ouvriers et un tiers des ingénieurs.

Au début de cette année, malgré la vente de plusieurs machines et une masse salariale allégée, les finances continuent de se détériorer, le carnet de commandes étant des plus réduits. Une nouvelle vague de licenciements concerne onze personnes sur les dix-huit restantes. Onze mois plus tard, après avoir vainement sollicité des aides financières et recherché de nouveaux investisseurs, Louis Mesner doit se rendre à l'évidence : la bataille est perdue d'avance.

Après vingt ans de fonctionnement, hier, la dernière machine des Etablissements Mesner vient de s'arrêter de tourner, la mise en faillite étant officiellement déclarée.

INFORMATIONS DIVERSES

Sinistre maritime

Pendant la tempête qui a soufflé ces derniers jours sur la côte bretonne, six bateaux pêcheurs appartenant au port de Guilvinec et montés par quarante-quatre hommes d'équipage ont péri corps et bien. Ces marins laissent trente-deux veuves et quatre-vingt-cinq orphelins.

L'amiral de Lanessan, ministre de la Marine, a entretenu ce matin ses collègues de ce sinistre et il a appelé leur attention sur la pénible situation des familles des victimes.

Il a été décidé qu'un secours prélevé sur les crédits ordinaires des ministères serait envoyé d'urgence à Guilvinec.

Les ministres ont souscrit personnellement chacun 100 fr. De son côté, le président de la République, M. Emile Loubet, a souscrit pour une somme de 2.000 fr.

HOMMAGE A ARTHUR RIMBAUD

A partir d'aujourd'hui et durant trois jours, afin de commémorer le dixième anniversaire de la mort d'Arthur Rimbaud, plusieurs manifestations et cérémonies sont organisées conjointement par les Amis de Rimbaud, un club parisien, mais aussi le cercle poétique de Charleville.

Pour commencer, ce soir, 9 novembre, à partir de 7h30, se déroulera au collège Saint-Sépulchre une conférence sur le thème de « Une saison en enfer, alchimie des mots et élixir de vie ».

Le conférencier, M. Philémon de Boidedieu, professeur de littérature au lycée Louis-le-Grand à Paris, sera en outre accompagné, en ce qui concerne la lecture de l'œuvre, du célèbre acteur parisien, Georges Lyndon. Avis donc aux amateurs de théâtre !

Demain matin, 10 novembre, à 8h15 précisément, sont prévus une cérémonie du souvenir ainsi qu'un dépôt de gerbes sur la tombe de l'auteur des *Illuminations*, au vieux cimetière de Charleville.

Dans l'après-midi, sur le coup de 4 heures, un buste représentant notre illustre poète sera dévoilé square de la Gare par M. Paterne Berrichon, l'époux d'Isabelle Rimbaud.

Enfin, le lundi 11 novembre au soir, à partir de 6 heures, le restaurant Les Deux Perdrix accueillera un souper qui, d'après les informations du moment, devrait réunir les personnalités les plus en vue de Charleville, dont M. le maire.

LE PETIT ARDENNAIS

Le Numéro : 5 centimes

JOURNAL RÉPUBLICAIN QUOTIDIEN

Le Numéro : 5 centimes

ANNONCES		REDACTION, ADMINISTRATION & ANNONCES	ABONNEMENTS		
Chroniques locales..... la ligne..... 1 b. 45 45	32, Cours d'Orléans, 32	Charleville et Départements limitrophes..... 4 fr.	Trois Mois..... 10 fr.	12 Mois..... 20 fr.
Publicités..... 45 20	A CHARLEVILLE	Pour les autres Départements..... 6 fr. 10 fr. 20 fr.
Annances régionales..... 45			L'insertion dans le journal se fait par anticipation et le paiement est en espèces.		
Il n'y a pas d'annonces au-dessous de 1 l. 25 au centime.			L'insertion dans le journal se fait par anticipation et le paiement est en espèces.		

L'Agence Havas, rue Notre-Dame-des-Victoires, 34, et place de la Bourse, 8, est seule chargée, à Paris, de recevoir les annonces pour le journal.

TENTATIVE DE MEURTRE AU COLLEGE SAINT-SEPULCRE

Hier soir, au collège Saint-Sépulcre, lors d'une conférence sur l'œuvre de Rimbaud, un individu a tenté d'assassiner M. Georges Lyndon, le plus célèbre des acteurs parisiens. Il n'est pas encore 9 heures lorsque ce dernier, venu tout spécialement à Charleville pour la soirée, entame la lecture du poème *Mauvais Sang*. Alors que l'assistance est d'ores et déjà conquise par la prestance de l'acteur, une bruyante détonation rompt le charme. Blessé au visage, M. Lyndon s'écroule sur l'estrade. L'assemblée, stupéfaite, tarde à réagir, permettant ainsi à l'auteur du coup de feu de s'enfuir par derrière, sans être nullement inquiété.

Alors que la maréchassée est en route, l'homme de théâtre, perdant beaucoup de sang, est rapidement conduit à l'hôpital Saint-Vincent. A ce sujet, que les nombreuses admiratrices de Georges Lyndon se rassurent, d'après les premières informations communiquées par le Dr Chabert, ses jours ne sont pas en danger. Agé de 39 ans, Georges Lyndon s'est fait connaître en tenant les rôles-titres dans des pièces de théâtre classique comme *Britannicus*, *Andromaque*, *Bérénice*, mais aussi *Phèdre* de Racine. Selon une connaissance de l'acteur interrogé sur les lieux du crime, Georges Lyndon n'aurait pas vraiment d'ennemi dans le milieu, du moins personne ne voudrait sciemment lui ôter la vie. Par contre, toujours selon cet informateur, qui a préféré garder l'anonymat, les nombreuses fréquentations que le séducteur entretiendrait avec certaines femmes mariées, à Paris comme en province, pourraient être à l'origine de ce coup de feu, certains maris jaloux n'appréciant guère d'être remplacés.

L'enquête a été confiée au capitaine de gendarmerie Belzanne.

STATUE A RIMBAUD, POETE ARDENNAIS

On en érige beaucoup. Il est vrai que la plupart du temps on s'en tient au buste. L'enthousiasme des fidèles s'en contente et, le héros de l'apothéose étant mort, n'en demande pas d'avantage. Il y en a même, je crois, qui ne s'y attendaient pas, à qui cela doit faire l'effet d'un cadeau. Feu Arthur Rimbaud par exemple. Ce poète a écrit des vers peu nombreux, quelques-uns fort obscurs, les autres incompréhensibles. Sa gloire devait être assez restreinte par conséquent.

Elle est immense, et se fonde presque uniquement sur le fameux sonnet *Voyelles*, dont tout le monde a entendu parler, dont beaucoup ont lu les deux premiers vers, cités dans les journaux : («*A noir, E blanc, I rouge*», etc.).

Rimbaud était un ami de Verlaine... mais ils se brouillèrent un jour. On sait comment sa carrière s'est achevée : il est mort à Marseille des suites d'une chute de cheval, laissant une fortune d'un million acquise dans le commerce de l'ivoire et de la poudre d'or. La littérature ne lui en aurait jamais rapporté autant.

Ce n'est pas que son œuvre soit tout à fait sans valeur. Loin de là. Au milieu des bizarreries d'affections, de barbarismes prétentieux, on y trouve des strophes pleines de souffle, des vers d'un accent original et profond, même dans ceux de ses poèmes où se manifeste, avec le plus d'évidence, l'envie de «mystifier» le lecteur.

Je m'étonne de voir dresser sur nos places publiques les effigies des poètes symbolistes, non par méconnaissance de leur mérite, mais il me semble qu'il y a une contradiction comique entre ce mérite même et la récompense qui lui est dévolue. Ils sont passés, dédaigneux de la foule, indifférents aux biens que poursuivent les autres hommes, animés d'un idéal pour ainsi dire exclusif de la sympathie commune... et voici qu'ils vont être exposés à tous les yeux, comme pour servir de modèles au public dont ils ont toujours dédaigné de se faire comprendre... Il est probable d'ailleurs que certains noms n'éveilleront que peu d'échos dans la mémoire du grand public.

Peut-être la gloire consiste-t-elle à être «inconnu». A ce titre, Rimbaud mérite bien sa statue.

Amédée Gringoire

IL Y A DIX ANS, RIMBAUD NOUS QUITTAIT

Il y a dix ans, jour pour jour, s'éteignait à Marseille l'un des plus talentueux poètes de la fin du siècle dernier, Arthur Rimbaud. Mais qui était vraiment celui qui, tour à tour, fut poète et aventurier ? Théophile Lamier, auteur d'*Arthur Rimbaud, une vie poétique*, nous aide à mieux comprendre l'homme à travers cette courte biographie en deux parties (la suite dans l'édition de lundi) :

PREMIERE PARTIE 1854 - 1873

Rimbaud est né le 20 octobre 1854 à Charleville. Son père, Frédéric Rimbaud, est capitaine d'infanterie, il a épousé en 1853 Vitalie Cuif, fille de paysans ardennais. Le père quitte très vite le foyer familial. Il laisse Vitalie seule avec cinq enfants : Frédéric,

déric, né un an avant Arthur, Vitalie (née en 1858), Isabelle (née en 1860) et une autre fille née en 1857 qui meurt en bas-âge. Dès l'âge de 8 ans, Rimbaud fréquente l'Institut privé Rosat, à Charleville. En 1865, il entre au collège. C'est sur ses bancs qu'il rencontre Ernest Delahaye. Né un an avant Rimbaud, Delahaye noue avec le jeune Arthur des liens d'amitié qui se prolongent toute leur vie. Certaines des lettres échangées entre les deux hommes ont été conservées et sont importantes pour retracer la vie du jeune poète, mais aussi pour comprendre son rapport à la création littéraire. Au collège, Arthur se révèle vite être un «fort en thème» remarqué et encouragé par ses professeurs.

1869 — Rimbaud a 15 ans. Toujours collégien, c'est un excellent latiniste : *Jugurtha*, publié avec trois autres de ses compositions latines dans *Le Moniteur de l'enseignement secondaire*, lui vaut le premier prix du concours académique. C'est de cette année que datent ses premiers vers en français, *Les Etreennes des orphelins*, publiés un an plus tard.

1870 — Entré en classe de rhétorique, Rimbaud rencontre Georges Izambard. Cet enseignant lui fait lire Victor Hugo, Théodore de Banville, Rabelais et lui ouvre sa bibliothèque. La mère de Rimbaud n'apprécie pas l'amitié entre le jeune garçon et le professeur : elle ne correspond pas à l'éducation stricte qu'elle entend donner à ses enfants. Izambard jouera un rôle important pour les poètes ; il conserve notamment ses premiers textes.

Le 24 mai, Rimbaud envoie à Banville trois poèmes, espérant leur publication dans la revue du *Parnasse contemporain* : *Sensation*, *Ophélie*, et *Credo in unam* (intitulé plus tard *Soleil et Chair*). Ces vers ne seront pas publiés mais une revue, *La Charge*, lui ouvre deux mois plus tard ses pages pour *Trois Baisers* (connu sous le titre *Première Soirée*).

A la fin du mois d'août, Rimbaud quitte brusquement Charleville pour gagner Paris. Il est arrêté dès son arrivée dans la capitale. Il appelle Izambard à l'aide. Le professeur se rend à Paris, fait libérer le jeune homme et le reconduit à Charleville à la fin du mois de septembre.

En octobre, Rimbaud fugue une nouvelle fois. Il part pour Bruxelles, puis Douai où il débarque dans la famille de Georges Izambard. Il y recopie plusieurs de ses poèmes. Ce recueil que Rimbaud confiera au poète Paul Demeny, ami d'Izambard, est connu sous le nom de *Cahier de Douai*.

1871 — En février, Rimbaud part pour Paris, il rentre à pied à Charleville début mars. En mai, il est encore à Charleville d'où il écrit à Georges Izambard et Paul Demeny les deux *Lettres du voyant*. Suit une période dont on sait peu de choses.

Rimbaud participe probablement

aux événements de la Commune de Paris pour laquelle il semble s'être passionné. C'est sans doute à ce moment qu'il compose *Les Déserts de l'amour*, où mûrit déjà ce qui fera le corps d'*Une saison en enfer*.

Cette année-là, Rimbaud rencontre Auguste Bretagne. Cet employé aux contributions indirectes de Charleville a connu Paul Verlaine à Arras. Bretagne, passionné de poésie, féru d'occultisme et buveur d'absinthe, encourage le jeune poète à écrire à Verlaine. Rimbaud, aidé de Delahaye qui joue les copistes, envoie quelques poèmes. Verlaine s'enthousiasme pour ces textes qu'il diffuse dans son cercle d'amis. Il prie Rimbaud de le rejoindre à Paris. A la fin du mois de septembre, Rimbaud débarque dans la capitale. C'est sans doute juste avant ce voyage qu'il compose *Le Bateau ivre*.

A Paris, Rimbaud loge d'abord chez les parents de Mathilde, la femme de Verlaine, mais il se rend indésirable, et est bientôt contraint de se réfugier chez des amis de Paul, tour à tour Cros, Forain et Banville. Rimbaud participe avec Verlaine aux dîners des «vilains bonshommes» et aux réunions du «cercle zutique» au cours desquelles la joyeuse bande compose des pastiches dont certains sont consignés dans un cahier, désigné par les éditeurs de Rimbaud sous le nom d'*Album zutique*.

1872 — Les deux poètes hantent les cafés du Quartier latin. Ils mènent une vie dissolue, de provocation en beuverie. Mathilde Verlaine, excédée, quitte Paris pour Périgueux avec son fils. Verlaine, troublé par ce départ, écrit à sa femme une lettre suppliante. Mathilde lui fait savoir qu'elle n'acceptera de rentrer que si Rimbaud est renvoyé. En mars, Rimbaud regagne les Ardennes. Mais Verlaine parvient à le faire revenir à Paris en mai. Il ne loge plus chez les Verlaine, mais dans une chambre rue Monsieur-le-Prince, puis à l'hôtel de Cluny.

Le 7 juillet, Rimbaud et Verlaine partent pour la Belgique. Mathilde découvre alors à Paris les lettres que Rimbaud a adressées à son mari de février à mai. Elle part aussitôt pour Bruxelles pour tenter de récupérer Paul. Verlaine accepte dans un premier mouvement de rentrer à Paris, mais s'esquive au dernier moment.

Début septembre, Rimbaud et Verlaine sont en Angleterre. Leur misère est grande et Verlaine est préoccupé par le procès en séparation de corps que Mathilde vient de lui intenter. Les deux poètes se séparent, Rimbaud retrouvant les Ardennes à la fin du mois de décembre.

1873 — A la mi-janvier, Rimbaud reçoit une lettre de Verlaine qui se dit malade et mourant de désespoir à Londres. La mère de Paul, toujours prompt à tout faire pour son fils, se rend à son chevet ; elle offre à Rimbaud l'argent du voyage. En avril,

Verlaine et Rimbaud passent d'Angleterre en Belgique. Peu après, Rimbaud rentre à la ferme familiale de Roche. Il commence à rédiger *Une saison en enfer*.

Rimbaud s'annuie à Roche. Il rencontre de temps en temps Delahaye et Verlaine à Bouillon, à la frontière franco-belge. C'est là que Verlaine entraîne à nouveau Rimbaud vers l'Angleterre, à la fin du mois de mai. Les deux hommes se querellent et Paul prend, au début du mois de juillet, l'initiative d'une rupture. Il laisse Rimbaud sans sou à Londres et gagne la Belgique, espérant renouer avec sa femme. L'échec de cette tentative de réconciliation le conduit à rappeler Rimbaud auprès de lui à Bruxelles, mais les deux hommes se querellent encore. Verlaine tire deux coups de feu sur son ami qu'il blesse au poignet. Rimbaud est conduit par Verlaine et sa mère à l'hôpital Saint-Jean où il est soigné. Mme Verlaine persuade son fils de laisser partir Rimbaud, mais, sur le trajet qui mène le trio à la gare du Midi, Verlaine porte la main à la poche où se trouve son revolver. Rimbaud s'affole et trouve la protection d'un agent de police.

Arthur ne souhaite pas porter plainte, mais l'affaire est aux mains de la justice belge et Verlaine échappe de deux ans de prison. Rimbaud n'est que légèrement blessé : il sort de l'hôpital le 20 juillet.

LES AMOURS DE M. LE CURÉ

La place du Châtelet a été, hier matin, le théâtre d'un petit scandale qui avait attiré en cet endroit un nombre considérable de curieux.

Vers 9 heures, les personnes présentes virent une femme d'âge assez avancé se précipiter vers un abbé qui causait avec une jeune fille, et le soufler à deux reprises. Grand émoi parmi les témoins qui accoururent afin de connaître la cause de cette sévère correction. Des gardiens de la paix intervinrent à leur tour ; mais les explications des intéressés, fort émus, furent si difficiles à comprendre que les agents les emmenèrent auprès du commissaire de police du quartier. Devant le magistrat, tout s'expliqua.

La femme qui venait de soufler le curé n'est autre que sa femme de ménage. En mettant ce matin de l'ordre dans la chambre de l'abbé, elle avait trouvé une lettre écrite par sa fille, âgée de 17 ans, lettre dans laquelle elle donnait rendez-vous au curé place du Châtelet. La femme de ménage était arrivée à temps pour les surprendre et infliger au jeune abbé la correction dont nous avons parlé.

Le commissaire de police, après avoir sérieusement admonesté l'ecclésiastique, l'a remis en liberté.

LE PETIT ARDENNAIS

Le Numéro : 5 centimes

JOURNAL RÉPUBLICAIN QUOTIDIEN

Le Numéro : 5 centimes

ANNONCES		REDACTION, ADMINISTRATION & ANNONCES	ABONNEMENTS		
Chroniques locales..... la ligne..... 1 fr. 25	la ligne..... 45	35, Cours d'Orléans, 35	Charleville et Départements limitrophes..... 4 fr.	Trois Mois..... 10 fr.	12 Mois..... 20 fr.
Proclames..... 20	A CHARLEVILLE	Pour les autres Départements..... 5 fr.	10 fr.	20 fr.
Annances régionales.....		L'envoi du journal au souscripteur se fait par la poste, le journal est en avance de deux numéros.		

L'Agence Havas, rue Notre-Dame-des-Victoires, 34, et place de la Bourse, 8, est seule chargée, à Paris, de recevoir les annonces pour le journal.

PROFANATION DE LA TOMBE DE RIMBAUD

Hier matin, de bien curieuses inscriptions ont été retrouvées sur la tombe du poète ardennais Arthur Rimbaud.

Alors qu'il termine sa ronde matinale et qu'il se prépare à faire l'ouverture des portes, le gardien du cimetière, Amédée Bouchard, remarque que des fleurs ont été dispersées dans l'allée centrale. En s'approchant de la sépulture de Rimbaud, il découvre (voir notre illustration) que des signes étranges ont été peints en noir, à même la pierre tombale. L'honnête gardien décide alors de prévenir immédiatement la maréchaussée qui, en la personne du capitaine Belzanne, s'est rendue sur place sans attendre.

Dehors, dans le froid, on s'impatiente déjà. En effet, devant les portes, attendent, en compagnie de quelques personnes, la sœur du poète, Mme Isabelle Rimbaud, ainsi que sa mère, Mme Vitalie Cuij.

Dix ans jour pour jour après la disparition du poète, ses amis et admirateurs se sont donné rendez-vous pour une cérémonie du souvenir, suivie d'un dépôt de gerbes.

Après avoir consciencieusement inspecté les lieux, le capitaine Belzanne — auquel le substitut du procureur de la République a confié cette nouvelle enquête — nous a déclaré que selon lui « ces odieuses dégradations n'ont rien à voir avec la tentative de meurtre sur la personne de Georges Lyndon (voir notre article dans *Le Petit Ardennois* du samedi 10 novembre). Elles sont certainement l'œuvre d'un mauvais farceur ou d'un admirateur ».



sur la tombe de Rimbaud

Au final, la famille et les admirateurs du poète ont pu accéder au cimetière après deux heures d'attente. Malgré l'émotion légitime que les circonstances ont imposée à l'assistance, la cérémonie s'est déroulée dans le calme et la dignité.

La tombe de Rimbaud ayant été lessivée à grande eau, il ne res-

te aujourd'hui plus aucune trace ou presque de cette « farce sordide ».

ARTHUR RIMBAUD, L'INFATIGABLE VOYAGEUR

SECONDE PARTIE
1874 - 1891

1874 — En mars, Rimbaud se trouve à Londres en compagnie de Germain Nouveau, un ancien du « cercle zutique », qui l'aide à copier des poèmes des *Illuminations*, mais ce dernier décide bientôt de rentrer à Paris ; Rimbaud se retrouve seul et désemparé. Il donne des leçons de français puis se résigne à retourner dans les Ardennes.

1875 — Rimbaud part pour l'Allemagne. Il est embauché comme précepteur à Stuttgart.

Verlaine vient de sortir de prison. Il est revenu aux pratiques catholiques et décide de se rendre à Stuttgart. Il voudrait renouer avec Rimbaud, mais aussi « sauver son âme ». L'attitude de Verlaine irrite fortement Arthur qui le renvoie après deux jours seulement. En mai, Rimbaud quitte l'Allemagne pour la Suisse et entre en Italie à pied. A Milan, il est malade et doit s'arrêter.

Rimbaud reprend en juin sa route vers le sud, peut-être pour embarquer vers l'Afrique. Terrassé par une insolation sur la route de Livourne à Sienne, il est rapatrié à Marseille par le consulat français. Il rêve de s'enrôler dans l'armée carliste, mais ne donne pas suite à son projet et remonte à Paris en juillet. Il retrouve Charleville en octobre. De ce passage dans les Ardennes, on a conservé la dernière « manifestation poétique » de Rimbaud : *Rève*, un texte inclus dans une lettre à Ernest Delahaye.

1876 — Rimbaud part à Vienne. Il se fait détrousser par des brigands puis expulser d'Autriche, repart pour la Hollande et signe, le 19 mai à Harderwijk, un engagement de six ans dans l'armée coloniale hollandaise. Mercenaire étranger, il doit rétablir l'ordre à Java.

Il s'embarque le 10 juin et arrive à Batavia le 19 juillet. Au bout de quelques semaines, Rimbaud déserte et regagne l'Europe sur un voilier écossais. Il est à Charleville à la fin du mois de décembre.

1877 — Au printemps, Rimbaud part pour Brême, où il semble avoir envisagé de s'engager dans la marine américaine, puis à Hambourg, parcourt la Suède et le Danemark avec un cirque ambulante.

Il revient quelque temps à Charleville puis tente une autre évasion. On le trouve à Marseille, d'où il s'embarque en septembre pour Alexandrie.

Malade à bord, il est débarqué à Civitavecchia, visite Rome, et passe l'hiver dans les Ardennes.

1878 — Au printemps, Rimbaud éprouve une nouvelle fois le besoin de fuir. Se rend-il à Hambourg dans le but de gagner l'Orient ? Fait-il le tour de la Suisse ? On l'ignore. Il se replie sur Roche où il passe l'été, repart fin octobre, traverse les Vosges, la Suisse et le Saint-Gothard à pied. A Lugano, il prend le train pour Gènes, d'où il s'embarque pour Alexandrie.

Il semble chercher activement du travail en Egypte, allant même jusqu'à demander à sa mère, dans une lettre écrite en décembre, de certifier qu'il est en règle avec l'armée et bon travailleur. Il gagne à la fin de l'année l'île de Chypre, où il a trouvé un emploi de chef de chantier au service d'une maison française.

1879 — En juin, Rimbaud, épuisé par une fièvre typhoïde, doit regagner précipitamment la France. Il revient à Roche où il se soigne et travaille à la ferme. A Delahaye qui lui rend visite, Rimbaud dit son détachement de la littérature : « Je ne pense plus à ça ».

1880 — Rimbaud regagne Chypre au printemps. Il est embauché dans une entreprise chargée d'éduquer un palais destiné au gouverneur britannique. Mais Rimbaud démissionne de son poste et quitte l'île en juillet, s'embarque pour l'Egypte et gagne Aden en août. Il trouve un emploi à la maison Vianny, Mazeran, Bardey et Cie, spécialisée dans le commerce des peaux et du café.

Bardey vient d'ouvrir une succursale à Harar : Rimbaud accepte de s'en charger et y arrive le 13 décembre, après avoir traversé à cheval le désert somali.

1881 — Rimbaud est acheteur pour la maison Bardey. Après une période d'enthousiasme, il commence à s'ennuier, se plaint du climat, se heurte à la jalousie des négociants. Il charge sa mère de lui faire parvenir des ouvrages techniques, des instruments, un appareil photographique. Il rêve d'explorations.

En juin-juillet, expédition à Boubassa qui le fatigue et le rend malade. Rimbaud se lasse de Harar, s'exaspère des retards du courrier, a des ennuis avec ses patrons. Il quitte la ville pour Aden en décembre.

1882 — Rimbaud travaille à Aden pour la maison Bardey. Il s'occupe toujours de science et d'exploration, et commande du matériel de photographie, activité dont il espère tirer quelque profit.

1883 — Rimbaud repart d'Aden pour Harar où Bardey le charge d'entreprendre des explorations en Somalie et en pays galla. Rimbaud décide alors de reconnaître l'Ogadine. Il y pénètre en août et rédige peu après un rapport d'ensemble sur la région. Cette étude sera publiée l'année suivante dans le *Bulletin de la Société de géographie*.

1884 — La maison Bardey, en difficulté, liquide. Rimbaud reprend en avril la route d'Aden où il demeure au chômage, désespéré de voir s'amenuiser ses économies. Par chance, Bardey, qui a réussi à monter une nouvelle affaire, engage Rimbaud pour six mois, jusqu'à la fin de l'année.

1885 — Rimbaud signe en janvier un nouveau contrat d'un an avec Bardey. Lorsque, en octobre, il entend parler d'une affaire d'importation d'armes dans le Choa, il dénonce son contrat et s'engage dans l'aventure. Il s'agit de revendre cinq fois plus cher à Ménélik, roi du Choa, des fusils d'un modèle devenu obsolète en Europe, achetés à Liège. Parti en novembre pour Tadjourah prendre livraison des fusils et organiser une caravane qui les acheminera jusqu'au roi, Rimbaud est bloqué plusieurs mois par une grève des chameliers.

1886 — En avril, la caravane est enfin prête à partir quand Rimbaud apprend l'ordre transmis par le gouverneur d'Obock : à la suite d'accords franco-anglais, toute importation d'armes est interdite dans le Choa. Rimbaud cache son stock dans le sable afin d'éviter une saisie. Il se plaint auprès du ministère des Affaires étrangères français, fait diverses démarches. Apprenant en juin qu'une expédition scientifique italienne est autorisée à pénétrer dans le pays, il s'arrange pour se joindre à elle.

Malgré l'abandon de Labatur, principal instigateur de l'affaire et la mort de l'explorateur Soleillet, Rimbaud prend en septembre la tête de la périlleuse expédition. Il ignore que, pendant ce temps, *La Vogue* publie en France des vers de lui et une grande partie des *Illuminations*.

1887 — Rimbaud arrive à Ankober le 6 février, mais le roi est absent. Il doit gagner Antotto à 120 kilomètres de là. Le roi l'y reçoit, accepte les fusils mais fait des difficultés au moment de payer ; il entend déduire de la facture les sommes que Labatur, mort récemment d'un cancer, lui devait, et invite Rimbaud à se faire régler le reste par Makonnen, le nouveau gouverneur de Harar.

Rimbaud fait donc route vers Harar, avec l'explorateur Jules Borelli. Il parvient à se faire payer par Makonnen, mais il n'a rien gagné sinon, comme il l'écrit au vice-consul de France à Aden le 30 juillet, « vingt et un mois de fatigues atroces ». A la fin du mois de juillet, il part au Caire pour se reposer ; Rimbaud est épuisé, vieilli, malade. « J'ai les cheveux absolument gris. Je me figure que mon existence périlite », écrit-il à sa famille dans une lettre du 23 août.

Dans une courrier au directeur d'un journal local, *Le Bosphore égyptien*, il raconte son voyage en Abyssinie et au Harar. Les lettres envoyées à sa famille à la fin de cette année témoignent de ce découragement.

Rimbaud se plaint de rhumatismes

et son genou gauche le fait souffrir. Il a pourtant assez de courage pour faire paraître dans le journal *Le Bosphore égyptien* une étude traitant de l'intérêt économique du Choa. Ce travail sera transmis à la Société de géographie.

1888-1890 — Rimbaud est à Aden au début de l'année 1888. En mars, il accepte de convoier une cargaison de fusils vers Harar, mais renonce à une seconde expédition. Peu de temps après, il fait la connaissance d'un important commerçant d'Aden, César Tian, qui lui offre un poste de représentation au Harar. Rimbaud accepte, d'autant plus qu'il pourra en même temps travailler à son compte.

Pendant trois ans, Rimbaud importe, exporte, mène ses caravanes à la côte. Pourtant, il s'ennuie beaucoup et n'a pour relations que la petite poignée d'Européens fixée ou de passage dans le pays. Il entretient avec elle une importante correspondance.

1891 — Rimbaud est atteint d'une tumeur cancéreuse au genou droit, aggravée par une ancienne syphilis. Le 15 mars, il ne peut plus se lever et se fait transporter à Zeilah sur une civière. Il s'embarque pour Aden : « Je suis devenu une squelette : je fais peur », écrit-il à sa mère le 30 avril.

Le 9 mai, il se fait rapatrier et arrive le 22 à Marseille où il entre à l'hôpital de la Conception. L'amputation immédiate de la jambe s'avère nécessaire. La mère de Rimbaud accourt à Marseille le 23 mai.

Le 25, l'opération a lieu. Rimbaud est désespéré. « Notre vie est une misère, une misère sans fin. Pourquoi donc existons-nous ? », écrit-il à sa sœur Isabelle le 23 juin.

A la fin du mois de juillet, Rimbaud en a assez de l'hôpital. Il retourne à Roche où sa sœur Isabelle le soigne avec dévouement. Mais la maladie progresse et l'incite à revenir à Marseille où il compte sur les bienfaits du soleil et aussi sur la possibilité d'un retour en Afrique où ses amis l'appellent. Il arrive à Marseille à la fin août, en compagnie d'Isabelle qui l'assistera jusqu'à sa mort.

Rimbaud doit aussitôt retourner à l'hôpital de la Conception. Son état empire, il se désespère. Après une courte période de rémission, il connaît plusieurs semaines d'atroces souffrances.

Sa sœur parvient à lui faire accepter la visite d'un aumônier qui conclura bien légèrement à la foi du moribond. La veille de sa mort, il dicte, en proie au délire, une lettre adressée au directeur des Messageries Maritimes : « Je suis complètement paralysé, donc je désire me trouver de bonne heure à bord, dites-moi à quelle heure je dois être transporté à bord ».

Rimbaud meurt le 10 novembre. Il est âgé de 37 ans. A la demande de sa mère, son cadavre est rapatrié en wagon scellé de Marseille. Il sera enterré le 14 novembre au cimetière de Charleville.